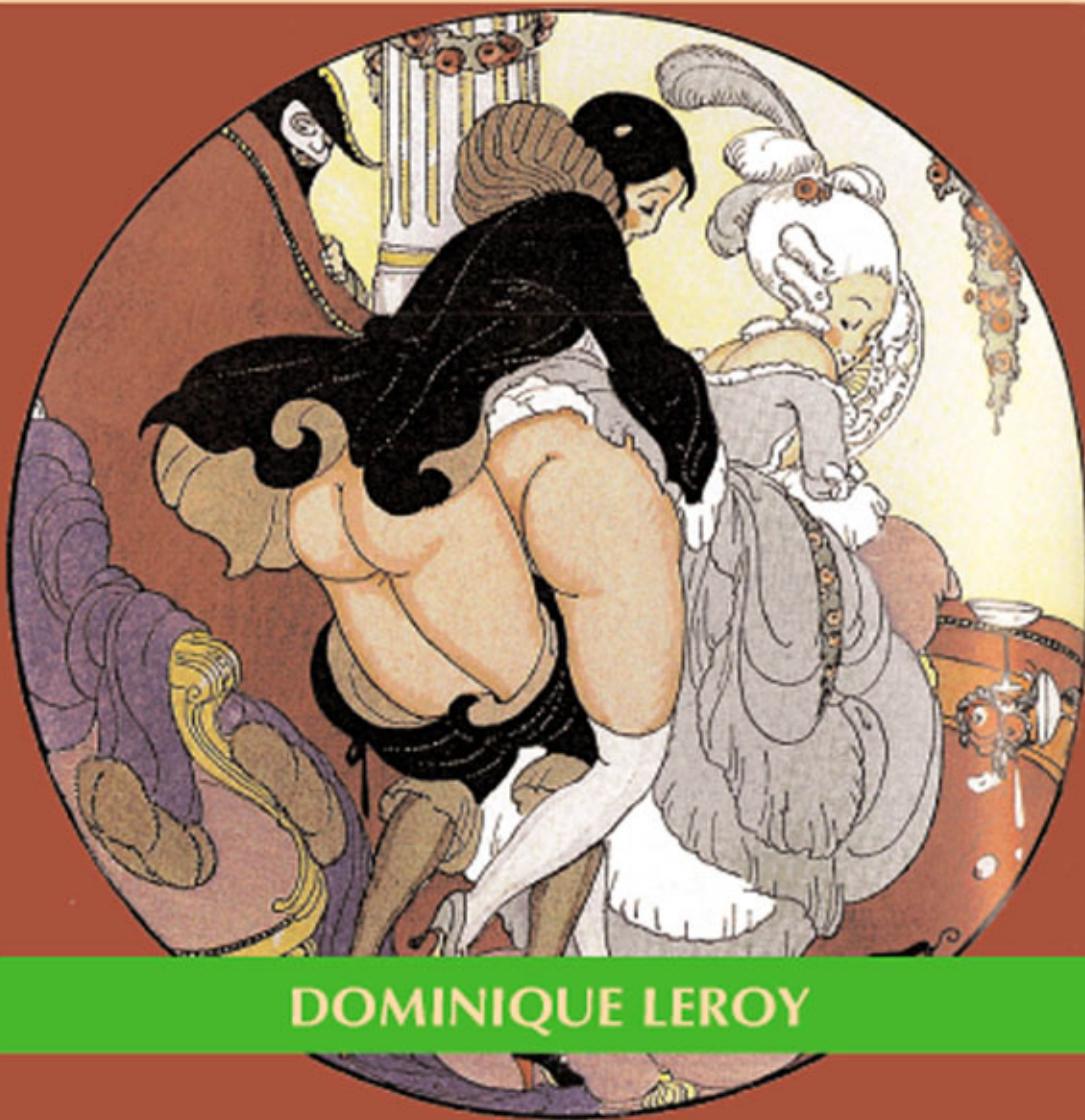


Spaddy

DÉVERGONDAGES

L'Enfer de la Bibliothèque nationale de France



DOMINIQUE LEROY

De la même auteure, chez le même éditeur, disponibles en version numérique (cliquer sur le lien pour atteindre la fiche de l'ouvrage) :

Louise Dormienne [attribué à Renée Dunan]
LES CAPRICES DU SEXE ou Les Audaces érotiques de mademoiselle Louise de B... (Collection L'Enfer de la Bibliothèque nationale de France, 2000-2013)

Spaddy [attribué à Renée Dunan]
COLETTE ou Les amusements de bon ton (Collection L'Enfer de la Bibliothèque nationale de France, 2000-2013)

Spaddy
[attribué à Renée Dunan]

DÉVERGONDAGES

L'Enfer de la Bibliothèque nationale de France

DOMINIQUE LEROY eBook

Collection créée par
J.-M. Lo Duca

Si vous désirez être tenu au courant de nos publications,
il vous suffit de nous adresser un courrier électronique
à l'adresse suivante :

Éditions Dominique Leroy
3, rue Docteur André Ragot, B.P. 313, 89103 Sens, France
Tél. : 33 (0)3 86 64 15 24

email : domleroy@enfer.com
Site internet : [Dominique Leroy ebook](#)

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article L. 122-5, d'une part que "les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite" (Article L. 122-4) Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

All rights reserved. No part of this book may be reproduced in any form, by any means, without the prior written consent of the publisher.

© 2001 by Éditions Dominique Leroy, Paris, France.

ISBN 2-86688-219-9

© 2013 by Éditions Dominique Leroy, France pour l'édition numérique.

ISBN 978-2-86688-799-5 (Triplet)

Parution : septembre 2013

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

CHAPITRE PREMIER, INITIATION

CHAPITRE II, GAMINERIES

CHAPITRE III, FRANÇOISE

CHAPITRE IV, EN MÉNAGE

CHAPITRE V, RENÉE

CHAPITRE VI, CLOTILDE

CHAPITRE VII, CHASSÉS CROISÉS

CHAPITRE VIII, UN BEL ANGORA

CHAPITRE IX, HAUTS TALONS ET CULOTTES

CHAPITRE X, MÈRE ET FILLE

PRÉFACE

Publié pour la première fois en 1936 Au temple de Cythère, à Saint Cloud, *Colette ou les amusements de bon ton* fut, en réalité, édité clandestinement par Maurice Duflou qui sera également l'éditeur de *Dévergondages*. Il révèle en 1937 dans sa préface : « *Disparu récemment, en emportant les lourds regrets de son entourage, l'auteur de tant d'œuvres galantes nous fait, dans cet ouvrage, le récit de quelques-unes de ses aventures personnelles.*

Celles-ci, consignées dans des notes strictement intimes, mettent en scènes des héroïnes dont la plupart vivent encore et n'ont nullement renoncé aux plus douces joies de l'existence. Aussi, avons-nous dû masquer l'identité de ces délicieuses femmes sous des noms d'emprunt. C'est d'ailleurs l'une d'elles, dont nous ne citerons même pas le pseudonyme, qui nous a confié le manuscrit que nous présentons ici.

Ces récits sont des fragments d'une véritable autobiographie et ils tirent leur grand intérêt de leur parfaite sincérité. À cet égard et à titre d'exemple on appréciera, comme il convient, la réflexion d'Alice, la jolie et sensuelle servante, devant le goût que son jeune partenaire éprouve pour certains parfums de l'intimité féminine... réflexion que corse quelques années plus tard l'aveu que Faustine recueille de la bouche de son maître sur le même sujet. On sent là que ce ne sont point des choses imaginées... mais bien des faits vécus.

S'ils nous éclairent sur certaines des prédilections de l'auteur, ils ne forment pourtant que les battants d'entrée de la porte d'un musée secret où les scènes les plus aimablement licencieuses fourmillent dans les tableaux brossés avec la dextérité d'une main de Maître.

Vraiment, nul mieux que la personne charmante qui nous a quittés trop tôt ne pouvait donner une œuvre de pareille qualité. »

Ces deux romans très érotiques ont été attribués à Renée Dunan, journaliste et critique littéraire des années trente. Son œuvre est à la fois dense et éclectique, elle a publié près d'une cinquantaine de textes qui vont de la science-fiction à l'érotisme en passant par l'ésotérisme, ou le roman policier ainsi que quelques essais dont *La philosophie de René Boylesne*. Mais avant tout elle participa à de nombreuses revues littéraires et plutôt engagées de l'entre-deux-guerres.

Dadaïste, anarchiste et pacifiste, ce fut une féministe active avant l'heure. À une époque où les femmes n'avaient pas encore le droit de vote en France, elle voulait vivre totalement son existence de femme en assumant librement sa sexualité. Elle fut l'une des toutes premières femmes qui osa publier des romans érotiques. Grand amateur de pseudonymes, elle en usa tant dans ses écrits journalistiques (Luce Borromée, A.R. Lysa, Ethel Mac Sing, etc.) que dans ses romans (Georges Dunan, Renée Caméra, Louise Dormienne, Spaddy). Pascal Pia indique dans les *Livres de l'Enfer* qu'elle a également rédigé la préface de la seconde édition des *Stupra* d'Arthur Rimbaud en 1925, *Stupra* qui figurent aujourd'hui dans l'édition de ses œuvres complètes : « Les *Stupra* sont précédés d'une courte notice intitulée *Mouvements de Rimbaud*, signée Marcelle La Pompe, et due à Renée Dunan. »

Née en 1892, en Avignon, elle débuta sa carrière de critique littéraire en 1919 et tint des chroniques dans de nombreuses revues dirigées par Henri Barbusse, Daniel Rops ou Victor Marguerite. Sa participation au mouvement Dada l'amène à rencontrer André Breton, Philippe Soupault, Louis Aragon, Paul Éluard, Picabia, et à écrire dans leurs revues. En collaborant au *Disque Vert*, on pouvait trouver ses articles aux côtés de ceux d'Antonin Artaud, Henry Michaux, Max Jacob, Albert Cohen, etc.

Elle rencontre également Willy (le mari de Colette) et celui qui ne s'appelait pas encore Georges Simenon mais Luc Dorsan.

Colette, la jeune héroïne de ces deux romans, veut assouvir ses désirs les plus fous dans une complète liberté. Elle passe du libertinage à la plus libre expression de sa sexualité débridée. Initiatrice, exhibitionniste, elle accumule les aventures tel un Don Juan féminin. Dans ses débordements avec ses nombreuses et nombreux partenaires d'une extrême acuité, on ne sait pas très bien quelle est sa quête. Est-ce le simple plaisir de l'amour ? Ne recherche-t-elle que ce délicieux trouble à la fois intellectuel et viscéral que provoque chaque nouvelle rencontre ?

On retrouve dans *Dévergondages* la même obscénité jubilatoire, mais le narrateur se consacre à l'initiation de jolies jeunes femmes toutes libertines : Alice, Françoise, Clotilde et les autres sont désirables, et convaincues par les amours saphiques.

L'intensité, la violence et la force de la langue ; la diversité du vocabulaire ; la recherche littéraire dévoilent le véritable écrivain. Un style, une écriture et le parfum des années trente, voilà tout ce que l'on retrouve dans les ouvrages de Renée Dunan. Talentueuse et libre, on ne peut mieux la cerner qu'en

la citant : « Il faut oser dire n'importe quoi ! La morale est ailleurs que là où on l'imagine.»

CHAPITRE PREMIER

Initiation

J'ai gardé, en toute la fraîcheur du premier émoi sensuel, le souvenir de cette belle fille débauchée qui, par une chaude après-midi du mois des vacances, m'engouffrant brusquement sous sa robe, envoûta à jamais mon âme du maléfice des jupes et de leurs parfums vénéneux.

J'avais douze ans et j'étais encore innocent, quoique très éveillé, quand l'ardent regard brun d'un visage mat, encastré dans l'entrebâillement de la porte bourgeoise sur le seuil de laquelle je jouais, m'enveloppa de ses effluves. Une voix murmura :

— Viens donc, petit !...

Je levai la tête. C'était Alice, la femme de chambre de nos voisins qui, dissimulée dans le noir de l'ouverture, me souriait mystérieusement et de son doigt me faisait signe d'entrer.

J'eus comme le choc d'une violente émotion.

Une force soudaine m'entraîna, le sentiment confus de quelque chose de mal. La porte se referma sans bruit, un bras à demi-nu m'enlaça sous l'aisselle. Une odeur fraîche, que je retrouve parfois à l'orée d'un couloir parmi les rues étroites du Midi, me saisit à la gorge dans l'obscurité des pièces closes et silencieuses à travers lesquelles j'étais conduit.

Mon émoi qui bourdonnait à mes tempes m'enfermait dans l'inconscience d'un rêve. Je me trouvai tout d'un coup assis à côté d'Alice, sur l'ottomane d'un boudoir tout ouaté de l'ombre des rideaux tirés sur les volets.

J'ai la sensation d'un bras nerveux qui me renverse alors la tête en arrière et d'une bouche humide qui me couvrait de baisers la figure, tandis que, pressé contre un sein haletant, je suffoquais délicieusement sous la senteur forte d'une emmanchure de corsage toute trempée de sueur.

Et puis mon souvenir s'abolit jusqu'au moment où je me revois debout, contre cette belle et chaude fille, à qui j'arrive tout juste à la ceinture, et que, collé à elle dans un inconscient appel de l'instinct, sa robe se soulève par-dessus ma petite taille et, se rabattant soudain, m'enferme dans la nuit de son corps.

Je crus défaillir d'émotion. Jamais, je crois, je n'en eus de plus forte. Il me serait impossible d'analyser ce que j'éprouvai à cette minute. Ce fut à la fois l'effroi d'une chose inouïe dont je pressentais l'affreux péché qui y était attaché et l'accablement d'une félicité insoupçonnée de moi. Il me semblait rêver.

Le mystère de cette obscurité que je sentais coupable, le sentiment de cette impureté abominable et exquise d'être sous une jupe de femme, le délice inconnu de cette tiédeur clandestine qui m'enveloppait d'un ensorcelant relent que je ne savais dire, l'attouchement aveugle de mes mains et de mon visage à travers la senteur chaude d'un voile léger m'étourdirent sur le premier moment.

Mon cœur battait à mes tempes.

J'étais là, immobile, écrasé sous l'afflux des sensations, dans l'attente de je ne sais quelle révélation miraculeuse, quand le ventre d'Alice se mit lentement à se mouvoir en rond contre ma figure.

Sous sa robe, elle avait juste, avec ses bas roulés à mi-cuisses sur une jarretière, sa chemise de calicot, sur laquelle mes narines frémissantes buvaient, enivrées, la senteur piquante qui s'en exhalait.

J'y étais plaqué comme une sangsue, lorsque le voile, glissant sous ma bouche en une ascension précautionneuse, livra au contact de mon visage l'étrange surprise d'un coussinet de fourrure rêche qui s'agitait en courts soubresauts entre les cuisses.

Cette chose crêpelée, dont je ne me doutais pas, ce buisson hirsute qui me chatouillait la face et me rendait une odeur âcre et entêtante, me frappa si fort par son mystère que j'y vis l'image de la honte qui s'attachait à cette partie du corps.

La crainte qu'on m'en avait fait comme du plus effroyable péché ne me rendit que plus sensible à l'attrait prestigieux de l'ombre où il se cachait et m'appelait à lui.

Tandis que mes mains tremblantes se posaient sur l'humide fraîcheur des cuisses dures ainsi que du marbre, je vautreais mon minois extasié dans cette crinière épaisse où j'enfonçais, et qui se soulevait et s'abaissait en à coups secs et successifs. La senteur qui s'en dégageait m'affola et comme un jeune chien qui cherche, glouton, dans sa pâtée, les meilleurs morceaux, je cherchai aussi dans la belle toison.

Mais Alice, aussi impatiente que moi, guida mon ignorance d'une ferme pression à travers sa robe. Tenant ma tête à deux mains, elle accola elle-même ma bouche à son con inondé.

— Ah ! tiens, embrasse, mon petit !... et lèche aussi !...

Que la recommandation était inutile ! Je broutais déjà avec délices la belle vulve pleine de mouille, passant ma langue de droite et de gauche, me grisant de ce qui fluait dans ma bouche. Elle releva sa jupe :

— Ah ! mignon, tu fermes les yeux !... c'est pour mieux te régaler !... Eh bien ! puisque tu aimes ça, tiens !... agite ta langue un peu plus vite !... Tu vois, ici, en haut, où je te montre entre mes doigts !... C'est ça !... Ah ! tiens, je jouis !... je jouis !... Oh ! ça coule !... Que c'est bon et que ta petite langue me fait bien jouir !...

Avant de me renvoyer, elle me passa une serviette mouillée sur ma frimousse :

— S'il prend à ta mère fantaisie de t'embrasser il vaut mieux qu'elle ne sache pas où tu viens de fourrer ton museau.

Je me roulai le visage au creux de sa robe en pointant mon nez à travers l'étoffe.

— Ah ! mademoiselle Alice, que ça sent bon ! J'en veux encore !...

— Polisson ! s'exclama-t-elle, que tu m'excites de nouveau !... Eh bien ! puisque ça te plaît tant, tiens !... flaire donc mon derrière !... oui, entre les fesses !... Vois comme je te les écarte !... Mets-y ton nez !... là, contre mon petit trou... Oh ! tes lèvres me chatouillent... Mais qu'as-tu donc ?...

Tellement je trouvais ça bon de lui sentir son beau cul, que je venais d'en jouir dans mon pantalon.

— Petit renifleur ! me dit-elle, quand je la quittai, que tu seras vicieux ! car avec des goûts pareils, toutes les femmes te plairont !

Elle ne savait pas si bien dire, car malgré le plaisir inouï que j'eus à la baiser – elle me fit rebander et me dépucela sur-le-champ – je n'eus plus d'autre idée que de rechercher des conins et des culs à flairer et à lécher.

Par bonheur, les fillettes ne manquaient pas dans notre voisinage. Et voici que je me rappelle Laure: une charmante brunette.

Dans le petit réduit obscur où je l'ai poussée, je m'accroupis à ses pieds, elle debout.

— Tourne-toi, soulève ta robe... montre-moi ton derrière... Là !... Tiens bien ta jupe en l'air !...

J'ouvre la fente de son pantalon de finette blanche festonnée de rouge. Je relève sa chemise et son joli cul s'encadre dans le losange de l'ouverture que je distends.

Un moment je me délecte de cette vue dans le tremblement de mon émoi de garçonnet sensuel. Puis, j'avance mon minois entre les fesses brunes et tout le long de la brèche sombre, où est rivé mon regard, je respire passionnément la senteur de la chair en cet endroit mystérieux.

Alors, avec mes pouces, j'écarte les deux vallonnements de la raie, à la hauteur du petit trou et je pique mon nez dessus pour flairer longuement cette odeur de cul que je trouve délicieuse.

— Que fais-tu ? demande Laure, en tournant sa tête espiègle de mon côté.

L'excitation du relent a poussé ma langue entre les stries bistrées, et de la pointe, comme je l'ai fait avec Alice, je picote l'odorante muqueuse.

— Ah ! que tu me chatouilles ! ronronne la fillette. Fais encore pour voir !

Et tout un temps que je ne sais plus, j'ai mugueté son cul sensible et reniflé le parfum excitant de sa raie.

Et voici une autre mignonne: Andrée, qui fut l'une des premières à me montrer un conin de fillette.

Je la revois, ce dimanche, suspendue aux brancards d'une voiture, dans la remise, se renversant sur ses bras, les jupes à la tête, et son pantalon blanc étalant la fente du cul et celle du conin entre les bords de l'ouverture de percale.

Elle avait quinze ans.

Je retrouve le saisissement de cette minute, et l'impression de cette raie profonde et sombre qui partageait les fesses en deux croissants de lune dans l'ovale du pantalon fendu. Une chair brune nuancée d'ambre, avec cette croupe curviligne marquée d'un vigoureux trait noir.

Je revois, gantées d'une couleur pastel dans la blancheur d'une robe de linon à broderies anglaises, les jambes qui gesticulent, se balancent, remontent avec effort le corps d'avant en arrière, ou d'arrière en avant, et qui, innocemment, me mettent sous les yeux cette ineffable raie du cul qui s'infléchit sous les cuisses en une courte estafilade pourpre.

— Regarde si je me renverse bien ! me disait-elle.

Je lui ai pris les jambes par la cheville, au moment qu'elles étaient en l'air et qu'elle avait la tête en bas, dans le flot ruisselant de sa chevelure. Je les ai ouvertes tout grand pour approfondir le mystère de cette entaille sanguine à la proue de son ventre, entre les bords du pantalon, sous une frisure légère de poils très noirs.

Je bandais. J'ai baissé ma tête dans l'angle des cuisses et j'ai humé avec délice cette odeur particulière d'un con de pucelle. Et puis, ramenant sous mon nez la croupe déjà dodue, j'ai savouré, au creux de la brèche obscure, le fumet délicat, affriolant, qui s'en dégageait.

Andrée, la tête noyée dans la nappe de ses cheveux, gloussait :

— Tu me chatouilles !... oh ! que fais-tu ?...

Grisé par cette senteur du cul, j'ai tiré mon vit et, soutenant par-dessous les cuisses d'Andrée à hauteur de ma ceinture, je me suis mis à le frotter de bas en haut, à petits coups de reins, contre les lèvres de sa vulve.

— Mais que me fais-tu ?... soupirait Andrée, sans se défendre, dans la surprise du fourmillement que je devais lui causer.

Moi, le ventre en avant, le regard dans l'échancrure du pantalon blanc, tout à ma sensation délicieuse, je faisais aller ma queue contre la fine muqueuse des nymphes tout juste entrouvertes.

C'est à peine si j'entendis Andrée qui disait naïvement, d'une petite voix étranglée et comme lointaine :

— Mais à quoi joues-tu ?... Oh ! que cela fait drôle... cette chatouille... là... dans le haut !...

— N'est-ce pas ? bredouillai-je.

La brutale commotion dont il m'arrivait de me donner la secousse venait de me saisir.

Tout raidi sur mes jambes, j'immobilisai mon vit contre la cosse mignonne et ma jouissance y lâcha une perle liquide qui fit un long fil quand je me décollai des cuisses d'Andrée. Elle se remit debout et rabattit son jupon de dessous et sa robe.

Elle était toute rouge et un peu confuse, comme si elle eût le sentiment de quelque chose de mal. Et d'un air embarrassé :

— Vois-tu que ce soit défendu, ce que tu me faisais ?...

Puis, avec l'instinctive curiosité d'Ève :

— Était-ce donc ton doigt ?...

Encore un émoi de jeunesse que m'a rappelé – quelle jolie surprise – de façon savoureuse, ce matin, la charmante Micheline V...

Mariée en province à un notaire grisonnant, elle profite d'un voyage, seule à Paris, pour venir me voir. Et sans s'attarder à des banalités, elle me rappelle :

— Tu te souviens, Jacques, comme tu as été polisson, cette fois où...

Si je m'en souviens !...

Je revois la fraîche beauté blonde de ses quinze ans, sous sa capeline de mousseline blanche enrubannée de rose, d'où s'échappait le ruissellement d'or clair des plus beaux cheveux du monde. Je la revois dans sa robe de taffetas pervenche, avec ses chaussettes de couleur tendre qui dégageaient l'albâtre de son mollet qu'elle avait l'habitude innocente de croiser sur une cuisse, en un trousseé de petite lingerie fine où la fesse incurvait sa rondeur grassouillette.

Et me voici revivant mes émois d'adolescent, quand, elle debout, j'enfouissais mon minois sensuel sous son jupon de broderie anglaise, tout à l'orée de la fente d'un coquet pantalon volant d'un feston de dentelle.

Ah ! la bonne odeur qu'elle avait là-dessous, de ce linge si blanc et bien lissé, une odeur d'iris délicate que dégageait la tiédeur de son corps. Et le long de l'ouverture bâillante par-dessus sa courte chemise, quel délicieux arôme de ce joli cul enfermé en cet écrin !... Ah ! ce bonheur de regarder le mystère de ces jolies choses pimpantes et coulissées de rubans pastel, si vivantes et si secrètes sous cette cloche mouvante des jupes !

Mais ce parfum surtout, cette tiédeur de chair de fillette soignée et pomponnée par une mère soucieuse d'élégance, et cette culotte entrouverte à l'ogive des cuisses, où s'entaillait d'un trait rose foncé l'extrémité de la proue arrondie que formaient les deux sillons de l'aine !

Ah ! que j'aimais cette odeur ambrée qui se distille sous ce voile de linon, dans la jolie raie du derrière que je devinais plus que je ne voyais.

Mais un jour, pris d'audace, je portais la main à l'échancrure polissonne, je soulevais la chemise, et

dans mon éblouissement de cette ravissante brèche du cul, j'y mis la bouche.

Micheline eut un sursaut, puis sous ma caresse, le frémissement d'un plaisir inconscient. Sans un mot, d'instinct elle se ploya en avant et me cambra sa croupe précoce. Je la couvris de baisers enflammés, plongeant mon nez au fond de la raie, pour y respirer le tiède relent du petit trou...

À genoux, ses jupes sur mes épaules, ma figure collée à l'entrebâillement des fesses, baisant et humant, je sortis mon vit et me branlai. Entre ses jambes écartées, Micheline, la tête inclinée, silencieusement, me regardait faire.

Et j'épanchai sur l'empaigne de son escarpin verni, les quelques gouttes d'un sperme encore clair et parcimonieux.

Affalé sur mes talons, je me reboutonnai sans mot dire, sous l'ingénu regard de ma compagne, à qui je caressais d'une main lasse, dans l'obscurité du jupon, le petit conin imberbe, aussi lisse qu'un coquillage de nacre.

Toute pourpre, soudain, elle s'échappa en riant... laissant sur le bout de mon doigt une perle humide que je suçai avidement.

Elle a compris que le court silence tombé entre nous a été peuplé de ce souvenir charmant que nous venons d'évoquer ensemble à dix ans de distance. Très excité, je lui dis brusquement :

— Ah ! ce qu'il sentait bon, ton joli derrière, Micheline !... et que j'étais heureux !...

— Et moi donc ! répliqua-t-elle, mais je n'osais pas l'avouer... tandis qu'aujourd'hui !... Il ne tient qu'à toi, Jacques, de te rendre compte encore... si toutefois cela te dit, murmura-t-elle, engageante.

Accroupi derrière elle, j'ai humé passionnément dans la raie ambrée de ce cul charmant, l'odeur

secrète de son petit trou. Ah ! ce relent bandatif ! Et comme ma langue goûte avec ferveur la tendre rosette que, bien cambrée, elle offre à mes lèvres en tenant elle-même écartées ses fesses ravissantes, elle me confie, libertine :

— Ce qu'il y avait longtemps qu'on ne me l'avait languettée, ma pastille... Tiens, paye-t'en, Jacques chéri !... Je savais bien qu'en venant te voir tu ne manquerais pas de la fêter... Ah !... que c'est bon !...

Cette fois-ci ce n'est plus mon doigt qui a recueilli l'unique perle de son plaisir, mais ma bouche qu'elle a rappelée juste à temps d'entre ses fesses pour la remplir de son foutre savoureux.

***Pour poursuivre la lecture, retourner
sur le site de la librairie numérique pour
télécharger le livre complet.***

Le livre, l'auteur :

Auteur : Spaddy, attribué à Renée Dunan

Titre : DÉVERGONDAGES

Tout comme Colette où les amusements de bon ton, Dévergondages fut publié clandestinement par Maurice Duflou. Il évoqua ainsi l'auteur dans une préface : « Disparu récemment, en emportant les lourds regrets de son entourage, l'auteur de tant d'œuvres galantes nous fait, dans cet ouvrage, le récit de quelques-unes de ses aventures personnelles. Celles-ci, consignées dans des notes strictement intimes, mettent en scène des héroïnes dont la plupart vivent encore et n'ont nullement renoncé aux plus douces joies de l'existence. Aussi, avons-nous dû masquer l'identité de ces délicieuses femmes sous des noms d'emprunt. C'est d'ailleurs l'une d'elles, dont nous ne citerons même pas le pseudonyme, qui nous a confié le manuscrit que nous présentons ici. Ces récits sont des fragments d'une véritable autobiographie et ils tirent leur grand intérêt de leur parfaite sincérité. »

Ce roman très érotique a été attribué à Renée Dunan, journaliste et critique littéraire des années 1930. Son œuvre est à la fois dense et éclectique : elle a publié près d'une cinquantaine de textes, de la science-fiction à l'érotisme en passant par l'érotisme, le roman policier ainsi que quelques essais dont *La Philosophie de René Boylesne*. Mais avant tout elle participa à de nombreuses revues littéraires et plutôt engagées de l'entre-deux-guerres.

Dadaïste, anarchiste et pacifiste, ce fut une féministe avant l'heure. À une époque où les femmes n'avaient pas encore obtenu le droit de vote, elle voulait vivre totalement son existence de femme en assumant librement sa sexualité. Elle fut l'une des toutes premières femmes qui osa publier des romans érotiques. Grand amateur de pseudonymes, elle en usa tant dans ses écrits journalistiques (Luce Borromée, A.R. Lysa, Ethel Mac Sing...) que dans ses romans (Georges Dunan, Renée Caméra, Louise Dormienne, Spaddy).

Pascal Pia indique dans *Les Livres de l'Enfer* qu'elle a également rédigé la préface de la seconde édition des *Stupra* d'Arthur Rimbaud en 1925, *Stupra* qui figure aujourd'hui dans l'édition de ses œuvres complètes : « *Les Stupra sont précédées d'une courte notice intitulée Mouvements de Rimbaud, signée Marcelle La Pompe, et due à Renée Dunan.* »

Née en 1892 à Avignon, elle débute sa carrière de critique littéraire en 1919 et tient des chroniques dans de nombreuses revues dirigées par Henri Barbusse, Daniel Rops ou Victor Marguerite.

Sa participation au mouvement Dada l'amène à rencontrer André Breton, Philippe Soupault, Louis Aragon, Paul Éluard, Picabia, et à écrire dans leurs revues. En collaborant au Disque Vert, on pouvait trouver ses articles aux côtés de ceux d'Antonin Arthaud, Henri Michaux, Max Jacob, Albert Cohen,...

Dans *Dévergondages*, on retrouve les éléments de *Colette ou les amusements de bon ton*, la même obscénité jubilatoire. Ici, le narrateur se consacre à l'initiation de jolies jeunes femmes toutes libertines : Alice, Françoise, Clotilde et les autres sont désirables, et aussi convaincues par les amours saphiques. L'intensité, la violence et la force de la langue, la

diversité du vocabulaire, la recherche littéraire dévoilent le véritable écrivain. Un style, une écriture et le parfum des années 1930, voilà tout ce que l'on trouve dans les ouvrages de Renée Dunan. Talentueuse et libre, on ne peut mieux la cerner qu'en la citant : « *Il faut oser dire n'importe quoi ! La morale est ailleurs que là où on l'imagine.* »

Collection l'Enfer de la Bibliothèque nationale de France. (Enfer de la BNF, cote n°1190 et 1242).

Éditeur : Dominique Leroy

<http://dominiqueleroy.izibookstore.com/>

ISBN: TRIPLET 978-2-86688-799-5

PDF : 978-2-86688-235-8

ePUB : 978-2-86688-800-8

Mobi/Kindle : 978-2-86688-801-5

Dans la même collection, chez le même éditeur :

Ernest Baroche
L'ÉCOLE DES BICHES

Jean-Baptiste de Boyer d'Argens
THÉRÈSE PHILOSOPHE

Restif de La Bretonne
L'ANTI-JUSTINE ou les délices de l'amour

John Cleland
MÉMOIRES DE FANNY HILL

**Vicomtesse de Cœur-Brûlant [Marquise de Mannoury
d'Ectot]**

LES COUSINES DE LA COLONELLE

Louise Dormienne [Renée Dunan]
LES CAPRICES DU SEXE

Alexandre Dumas
LE ROMAN DE VIOLETTE

Miss Clary F
PETITES ALLIÉES

Ernest Feydeau
SOUVENIRS D'UNE COCODETTE

Théophile Gautier
OBSCENIA ou Lettres à la Présidente

Guy de Maupassant
À LA FEUILLE DE ROSE

Mirabeau
HIC ET HEC ou l'art de varier les plaisirs
LE RIDEAU LEVÉ ou l'éducation de Laure

Alfred de Musset
GAMIANI ou deux nuits d'excès

Andréa de Nerciat
LE DOCTORAT IMPROMPTU

Donatien-Alphonse-François de Sade
LES 120 JOURNÉES DE SODOME

Claude Seignolle
SEXIE ou l'Éloge de la nymphomanie

Wilhelmine Schroeder-Devrient
MÉMOIRES D'UNE CHANTEUSE ALLEMANDE

Spaddy [Renée Dunan]
COLETTE OU LES AMUSEMENTS DE BON TON
DÉVERGONDAGES

Paul Verlaine
ŒUVRES LIBRES

Oscar Wilde
TELENY

Spaddy

DÉVERGONDAGES

L'Enfer de la Bibliothèque nationale de France

Dans *Dévergondages*, on retrouve les éléments
de *Colette ou les amusements de bon ton*,
la même obscénité jubilatoire.

Ici, l'héroïne se consacre à l'initiation
de jolies jeunes femmes qui deviendront ses disciples :
Alice, Françoise, Clotilde et les autres sont désirables
et bientôt convaincues par les amours saphiques.

L'intensité, la violence et la force de la langue,
la diversité du vocabulaire, la recherche littéraire
dévoilent le véritable écrivain.

Un style, une écriture et le parfum
des années 1930, voilà tout ce que l'on trouve
dans les ouvrages de Renée Dunan.

Talentueuse et libre, on ne peut mieux la cerner
qu'en la citant: "Il faut oser dire n'importe quoi !
La morale est ailleurs que là où on l'imagine."

EDITIONS DOMINIQUE LEROY Ebook